



La résistance-dialogue dans le récit de voyage *Aux Villes saintes de l'Islam* de Mohamed Bencherif

Resistance-dialogue through *Aux Villes saintes de l'Islam*, travel story by Mohamed Bencherif

Saliha KHALDI¹

Université Ziane Achour-Djelfa | Algérie

Membre du Laboratoire PLURIDYLANG

S.khaldi@univ-djelfa.dz

Sonia KHADIR

Université Ziane Achour-Djelfa | Algérie

S.khadir@univ-djelfa.dz

Résumé : Cet article se penche sur le récit de voyage « *Aux Villes saintes de l'Islam* », premier récit de pèlerinage à La Mecque rédigé en français par l'écrivain algérien de langue française Mohamed Bencherif, et publié en 1919. L'auteur y relate son pèlerinage effectué entre 1912 et 1913. L'objectif de cette étude est de faire connaître la littérature algérienne de langue française des précurseurs, en la sortant de l'ombre et en dépassant les préjugés souvent formulés à son égard. Elle démontre que, malgré le contexte socio-historique complexe et la politique d'assimilation menée par le pouvoir colonial de l'époque, cette œuvre exprime un profond attachement aux racines et aux croyances ancestrales. Bencherif y affirme ses appartenances culturelles et appelle à un dialogue interculturel. L'analyse de l'œuvre met en lumière l'engagement de l'auteur dans une démarche humaniste et novatrice pour son époque.

Mots-clés : Récit de voyage, Mohamed Bencherif, « *Aux Villes saintes de l'Islam* », revendication identitaire, dialogue interculturel.

Abstract: This article looks at the travelogue « *Aux Villes saintes de l'Islam* », the first account of a pilgrimage to Mecca written in French by French-speaking Algerian novelist Mohamed Bencherif, and published in 1919. In it, the author recounts his pilgrimage between 1912 and 1913. The aim of this study is to shed light on the French-language Algerian literature of the precursors, bringing it out of the shadows and overcoming the prejudices often formulated in its regard. It shows that, despite the complex socio-historical context and the policy of assimilation pursued by the colonial powers of the time, this work expresses a deep attachment to ancestral roots and beliefs. Bencherif affirms his cultural allegiances and calls for intercultural dialogue. An analysis of his work highlights the author's commitment to a humanist approach that was innovative for his time.

Keywords: Travel story, Mohamed Bencherif, « *Aux Villes saintes de l'Islam* », identity claims, intercultural dialogue.



¹ Auteur correspondant : KHALDI SALIHA | S.khaldi@univ-djelfa.dz

La littérature algérienne d'expression française a vu le jour sous la contrainte de la colonisation : un contexte socio-historique et culturel particulier qui a déterminé son émergence. Ses origines remontent aux années 1920 avec une élite de jeunes écrivains indigènes issus de milieux privilégiés, qui ont pu avoir accès à une formation poussée en langue française. Le tout premier texte connu à nos jours est *Aux Villes saintes de l'Islam*, un récit de voyage paru en 1919 du Caïd Mohamed Ben Cherif puis parut *Ahmed Ben Mostapha, gommier* un roman autobiographique du même auteur en 1920. D'autres œuvres suivront *Zohra la femme d'un mineur* (1925) d'Abdelkader Hadj Hamou, *Mamoun, l'ébauche d'un idéal* (1928) de Chukri Hassen Khodja et *Myriem dans les palmes* (1936) de Mohamed Ould Cheikh et bien d'autres. Cette littérature avant-gardiste, nommée *littérature des précurseurs*, est peu connue et souvent taxée d'assimilationniste de la part de la critique de l'époque et même de la critique récente en avançant les rares passages dédiés à la gloire de la colonisation (Lanasri, 1995). Ce jugement est contestable puisque la trajectoire des personnages principaux de tous ces romans finissent toujours par réintégrer la communauté algérienne d'origine et renoncer à celle du colonisateur (Hardi, 1999). Elle a également été jugée comme littérature de mimétisme ou d'exercice (Déjeux : 1980). Les recherches universitaires algériennes sur cette littérature sont peu nombreuses et datent des années 80 avec deux mémoires : Le premier d'Ahmed Lansari² et le deuxième de Miliani Hadj³. Depuis, un ouvrage⁴ et quelques articles ont vu le jour afin de rétablir les vérités sur cette littérature et sur ses auteurs, pionniers bien souvent inconnus hors de leurs fiefs.

Cette contribution vise un triple objectif : rappeler que les origines de la littérature algérienne de langue française ne remontent pas aux années 50 mais plutôt à la période de l'entre-deux guerres, faire connaître le premier récit de pèlerinage vers la Mecque écrit en langue française par un musulman, *Aux villes saintes de l'Islam*, un texte largement méconnu, tant du grand public que des spécialistes de la littérature francophone du Maghreb et souligner que ce récit de voyage assume une fonction revendicatrice et culturelle invitant au dialogue interculturel. Notre démarche s'articule sur deux niveaux : descriptif et interprétatif. Nous adoptons une triple perspective anthropologique, pragmatique et sémiotique à travers laquelle nous soulignons la posture de résistance - dialogue de l'auteur qui correspond aux aspirations réformistes pionnières de sa génération. Dans notre analyse, nous tentons de démontrer que la pensée de Bencherif est marquée par un double mouvement : l'affirmation identitaire, qui s'exprime par une exaltation du référentiel culturel et des valeurs morales du culte musulman, et une volonté de dialogue interculturel prônant une vision universelle de tolérance et de fraternité.

1. L'auteur, un pionnier de la littérature algérienne d'expression française

Caïd Mohamed Bencherif est une figure centrale de l'élite algérienne de la première moitié du XXe siècle. C'est un témoin privilégié des mutations profondes que connaît la société algérienne à cette époque. Il représente une génération tiraillée entre une double influence occidentale et orientale.

² D.E.A., Université d'Oran, Assimilation et Identité chez Mohammed Ould Cheikh : corpus d'analyse Myriem dans les palmes. 1981

³ D.E.A., Université d'Oran, Lecture idéologique de Zohra la femme du mineur d'Abdelkader Hadj-Hamou. 1982

⁴ Lanasri Ahmed. *La littérature algérienne entre les deux guerres, Genèse et fonctionnement*. Editions Publisud. Paris, 1995, p. 565

Son parcours illustre une tension identitaire marquée par une appartenance culturelle algérienne et une formation scolaire française conçue comme un instrument d'assimilation. En tant qu'officier, il a participé aux opérations militaires françaises tout en restant attaché à ses racines arabo-musulmanes. Bien qu'il ait affirmé son identité algérienne à travers son œuvre littéraire, il n'a pas totalement rejeté la présence coloniale en adoptant une posture de médiateur entre ses deux mondes. Ses œuvres *Aux villes saintes de l'Islam*, le récit de son pèlerinage et *Ahmed Ben Mostapha Goumier*, son roman autobiographique, témoignent de cette dualité intérieure et offrent un éclairage précieux sur une période historique charnière en Algérie. Ses textes s'inscrivent dans un contexte littéraire où la langue française devient un vecteur d'expression pour les écrivains algériens, permettant d'affirmer une identité littéraire francophone distincte. Bencherif contribue à poser les bases d'une littérature algérienne tout en reflétant les luttes intérieures et les aspirations d'une société en pleine mutation face à la colonisation. En tant que premier romancier algérien de langue française, il a eu, avec ses contemporains, un rôle précurseur dans l'éveil des consciences (Djeghloul, 1984). En effet, Bencherif et ses confrères ont formé une avant-garde intellectuelle, anticipant l'émergence d'une pensée nationaliste organisée. Nous estimons qu'il est plus que nécessaire de replacer la littérature algérienne dite *des précurseurs*, souvent dévalorisée et réduite à un simple exercice linguistique et une tentative d'assimilation culturelle, dans son contexte historique et social où écrivains « indigènes » étaient confrontés à la double tâche de s'exprimer dans une langue étrangère tout en affirmant leur spécificité culturelle et leur appartenance identitaire. Il s'agit de souligner l'évidence que cette littérature traite des thématiques qui traversent la littérature algérienne d'expression française depuis son émergence jusqu'à nos jours : la quête de l'identité, la célébration des origines, des traditions et des valeurs de son peuple. Dans ses œuvres, Bencherif s'inspire de son vécu et s'inscrit dans les courants littéraires de son époque, notamment le roman réaliste et le roman autobiographique.

2. « Aux Villes saintes de l'Islam », une première en langue française

Aux Villes saintes de l'Islam est un récit de voyage publié à la fin de la première guerre mondiale, en 1919, aux éditions Hachette à Paris. Bencherif y relate son pèlerinage à la Mecque, effectué entre 1912 et 1913. C'est le premier récit de pèlerinage vers les lieux saints de l'Islam rédigé par un musulman en langue française. L'ouvrage a été préfacé par le gouverneur d'Algérie à l'époque, Charles Célestin Jonart, un ami de Bencherif avec lequel il a travaillé comme officier d'ordonnance au Gouvernorat d'Algérie⁵. Bien que le voyage de Bencherif ait duré environ une année (1912-1913) traversant tout le bassin méditerranéen, son récit, composé de onze chapitres, retrace son parcours uniquement depuis son arrivée à *Le Hedjaz* traversant *Djeddah* pour arriver à *la Mecque* puis *Jaffa*, *Jérusalem*, *Elkhalil*, *Béthléem*, *Haïffa* et enfin retourner à *Médine*. Nous notons qu'à l'époque ottomane, « *Takdiselhadj* » (qui veut dire aller prier à la mosquée d'*El Aksa* à *Jérusalem* et visiter le tombeau d'*Abraham* et la grotte de la nativité lors de l'accomplissement du pèlerinage) était un rituel fondamental renforçant l'intercession et la bénédiction (*el chafaawael Baraka*) des prophètes en question auprès du créateur. Bencherif explique d'ailleurs l'importance de se rendre à *Jérusalem* dans cet extrait :

⁵ « Cette expérience dans l'administration bien que valorisante a fait comprendre à Bencherif à travers de nombreux conflits qu'il ne sera jamais considéré comme égal » (KHEIREDDINE Ahmed, Notes de présentation, Bencherif, M (2014), « Aux villes saintes de l'Islam », Edilivre, France)

Notre premier souci est de trouver un moyen de transport vers Jaffa et Jérusalem. La « Sakhra » est en effet la dernière étape du pèlerinage. Jérusalem, ville sacrée des Chrétiens et des Juifs, est aussi une cité sainte pour les Musulmans. C'était vers elle et non la Mecque que se tournaient les premiers adeptes de Mahomet ; elle a été le centre de la foi islamique en un moment tragique de notre histoire. (p.258-259)

Dès le début de son récit, Bencherif inscrit explicitement son texte dans une perspective documentaire et dans une grande entreprise du perfectionnement du savoir du monde :

J'ai écrit ce livre pour ceux qui ont, comme moi, accompli le voyage rituel et frissonné dans le mystère de nos villes saintes (...) J'ai écrit pour ceux qui n'ont pas encore été s'abreuver aux sources vives d'où vient notre foi, (...) Mais j'ai écrit surtout pour ceux qui, bien qu'étrangers à la religion du Prophète, sont passionnés des choses de notre Islam. Malgré d'autres croyances, d'autres préceptes de vie, ils ont compris la poésie de la foi musulmane ; ils ont subi le charme de nos mœurs bibliques, ils ont été séduits par la magie de nos ciels d'Orient. Nous avons avec eux un commun amour, celui des nuits bleues d'Afrique, des mosquées blanches, et des cimetières qui se cachent sous l'ombre légère des oliviers séculaires. Nous goûtons la même musique ; le chant des muezzins, les mélodies plaintives des flûtes bédouines qui traduisent toute la mélancolie de notre race. (p.45)

Cerécit relève ainsi d'une démarche de partage et de valorisation du patrimoine culturel et religieux musulmans. Il met en avant la beauté et la richesse de la foi musulmane à travers ses lieux saints, ses rites et la culture associés. Il s'adresse aux musulmans mais également à ceux qui ne le sont pas et qui sont sensibles à la beauté de l'Islam, ce qui témoigne de l'ouverture d'esprit de Bencherif et de son désir de dialogue interreligieux. En évoquant la musique, la nature, les paysages, il sensibilise ses lecteurs à travers les éléments culturels partagés par les différentes communautés, au-delà des différences religieuses.

Dès sa publication, *Aux Villes saintes de l'Islam* a été ignorée en France et en Algérie. Pour les autorités coloniales, c'était une œuvre politiquement inadmissible (Bencherif, 2014). Les critiques de l'époque comme les critiques tardives s'appuient sur des arguments relevant de jugements de valeur liés au langage créolisé par les phrases et les termes en arabe et au style de l'auteur (Hardi, 2004). La disparition prématurée de l'auteur peut également expliquer le fait que ce dernier et son œuvre sont restés longtemps inconnus.

3. Le récit de voyage : un genre littéraire complexe

Le récit de voyage est un genre très ancien dont *les Histoires* d'Hérodote et *L'Anabase* de Xénophon semblent constituer les premières manifestations (Merdji, 2017). Il s'agit d'un genre hybride, à la croisée du discours documentaire et du discours littéraire. Il combine des descriptions et des impressions oscillant entre le témoignage objectif, la visée documentaire et les impressions subjectives tout en recherchant un effet esthétique. Ce genre s'est adapté aux différentes époques et aux évolutions des taxonomies littéraires en s'intégrant parfois à des formes aussi diverses que le journal, l'autobiographie ou l'essai (Ibidem). Cependant, le récit de voyage n'est pas codifié, il obéit toutefois à certains principes (Le Huenen, 1987). Il est écrit à la première personne et structuré dans un axe diachronique. Entre narration et description, l'auteur y raconte son trajet et ses périples. L'une des formes primitives du récit de voyage est le récit de pèlerinage. Un type de récit qui raconte le parcours d'un individu qui se rend dans un lieu saint, motivé par une quête spirituelle ou religieuse. Ce voyage est souvent marqué par des épreuves, mais aussi par des moments de grâce et de révélation (Roumier, 2020).

Les récits de pèlerinage apparaissent dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Leur visée est documentaire en retrouvant une géographie sacrée et en localisant, dans l'espace, les sites religieux. Dans ces récits, l'auteur devient un témoin de son temps qui véhicule un savoir, oriente et configure sa propre culture (Ibidem). Il est aussi interprète car il donne du sens à ce qu'il voit et ce qu'il entend. Loin d'être un guide de voyage qui reproduit un parcours déjà accomplis centaines de milliers de fois, il se fait guide spirituel : un pieux pèlerin qui témoigne avec passion. En effet, en décrivant ses expériences, ses rencontres et ses perceptions d'un lieu, le voyageur ne se contente pas de rapporter des faits, il construit aussi une image de lui-même et de sa culture, en la confrontant à celle des autres.

4. Faire connaître sa foi, une revendication identitaire

L'identité dans un contexte colonial est une construction complexe et conflictuelle, façonnée par une multitude de facteurs souvent contradictoires. Elle se situe au cœur des dynamiques de domination qui caractérisent les relations coloniales. La puissance coloniale française a entamé, dès son arrivée en Algérie, une large entreprise glottophagique ainsi que des campagnes d'évangélisation. Pour les contrer, les populations colonisées ont développé des stratégies de résistance identitaire afin de préserver leurs traditions, leurs langues et leurs valeurs. Au départ, tout ce qui était français était refoulé, puis ils étaient contraints de s'adapter après avoir compris que leur message ne passera qu'à travers les canaux imposés. Dans cette perspective, l'élite algérienne, éduquée dans le système français, a fait preuve d'une créativité littéraire remarquable, révélant au monde leur appartenance communautaire et religieuse comme un acte d'affirmation identitaire et de résistance à la domination coloniale. La littérature des précurseurs nous offre les premiers témoignages sur les stratégies de résistance culturelle face aux tentatives d'assimilation et d'uniformisation de la puissance coloniale. Le pèlerinage est un processus de ressourcement, de remémoration des origines car les lieux saints constituent des bassins où viennent se ressourcer les identités des individus. C'est un moyen de réaffirmer une appartenance (Chiffolleau et Madoeuf, 2005). C'est également un espace majeur d'identification à la communauté des croyants musulmans (*umma*) ou la nation (Chiffolleau, 2017). Dans son récit, Bencherif ne manque pas de revendiquer ses origines arabo-musulmanes en le formulant clairement, utilisant des mots et expressions en arabe ou évoquant des récits coraniques.

4.1. La citation des origines

Bencherif parle avec nostalgie de ses appartenances comme le prouvent les extraits qui suivent : « ...Sur notre gauche, entre la ville et nous, se dresse une masse confuse de voilures claires ; plus près, le mât d'une épave émerge, solitaire ; des récifs se devinent, à fleur d'eau, semés là comme s'ils gardaient jalousement la Terre Sainte, berceau de notre religion et de nos ancêtres. » (p. 47). Dans cet extrait, La personnification des récifs comme gardiens de la Terre Sainte met l'accent sur le caractère sacré du lieu et son lien avec l'histoire religieuse et les ancêtres. L'évocation du « *berceau de notre religion et de nos ancêtres* » renforce ce sentiment d'appartenance et de lien profond avec cette terre. L'arrivée sur les lieux sacrés déclenche une introspection, une plongée dans le passé et la mémoire collective. Dans le passage qui suit, notre auteur plonge dans une vision intérieure qui le transporte dans le passé, à l'époque du Prophète et des ancêtres fondateurs :

Mon imagination plane dans la nuit du passé au milieu des temps tourmentés où vivait notre Prophète. L'âme angoissée, nous avons la vision étrange du défilé de tous nos ancêtres. Ils sont là, tous, depuis Abraham et Ismaël, ceux qui venaient ici, le cœur ouvert à toutes les espérances, prier à genoux dans cette même poussière. (p.95)

Cette vision, empreinte d'émotion et de respect, souligne la continuité spirituelle et le lien profond avec l'histoire religieuse.

4.2. L'usage de la langue arabe

Afin d'ancrer son texte dans la sphère culturelle arabo-musulmane, Bencherif a tenté de rester le plus fidèle possible aux réalités linguistiques du pays et de fournir au lecteur un échantillon de la diversité culturelle des siens. Quatre langues coexistent dans le récit de Bencherif; il est écrit certes en français, une langue à travers laquelle il veut présenter au monde sa religion et sa culture, mais, il a aussi eu recours à l'arabe algérien, l'arabe oriental et l'arabe classique dans diverses situations à travers du lexique ou des expressions figées. Ces intrusions sont utilisées dans le discours direct dans les dialogues et les paroles prononcées par les personnages et souvent suivies de traductions entre parenthèses comme par exemple : « *Lala ya sidi ! Lala ya sidi ! Non Seigneur ! Non Seigneur !* » (p.145). Ce recours s'explique par le fait que ces langues sont mieux adaptées à l'expression des réalités que l'auteur veut établir à travers le thème de son discours. Ainsi, quand il s'agit d'échanges avec des Algériens, il emploie un lexique spécifique de sa région : « *SiKouider !* » (p.52) ou « *Aibalik* » (1919 : 78-79) ou encore : « *J'enfonce dans le sable le mât de notre **guitoune*** » (p.152) ou encore : « *Là se trouve la célèbre **séguia** qui mène l'eau jusqu'à la Mecque.* » (p.152) ou bien des expressions figées comme : « ***MektoubRebbi*** » !!! (p.259). On note ici l'absence de traduction. Par contre, quand il s'agit d'échanges avec des arabes d'orient Bencherif traduit souvent pour s'assurer de la compréhension du lecteur comme pour les expressions : « *Par ici, **hadji** (pèlerin). Par ici les bagages !* » (p.54), « *Mazal, **ya hadji** ! Pas encore, ô pèlerin !* » (p.148), « ***Zahama, zahamaya Sidi ! La cohue, la cohue, Seigneurs...*** » (p.144). Cependant il ne traduit pas le lexique : « ***Moya ! Moya ! Chahi ! Chahi ! Sehlebb !*** » (p.176), « ***louâ, hadji, bakchich !*** » (p.239) ou encore : « *Conduis-moi jusqu'à la **hakouma**, voleur !* » (p.239). L'usage de l'arabe classique se manifeste pour les formules religieuses conventionnelles et rituelles notamment le salut « ***Essalamaalaïkoun ! Soyez les bienvenus !*** » (p.87), l'invocation de Dieu au début de chaque acte : « ***Bi-Asmi Allah ! Suivez-moi.*** » (p.143) et la prière lors des déplacements pour souhaiter le bon retour : « ***Salminerhanmine.*** » (p.176) ou « ***Que Dieu, dit-il avec un profond soupir, les reçoive dans le sein de sa miséricorde. Amin ! Amin !*** » (p.124) ou encore : « ***Allahou Akbar ! Rahimahou Allah !*** » Dieu est grand ! que Dieu le reçoive dans le sein de sa miséricorde ! » (p.131). Selon Hardi (2004), l'intrusion de la langue dialectale arabe ou berbère, mais aussi de l'arabe littéraire dans le texte rédigé en français est l'une des caractéristiques de l'écriture des précurseurs. Elle témoigne du bilinguisme culturel des auteurs et constitue une timide tentative de valorisation des langues des indigènes.

4.3. L'évocation des récits Coraniques fondateurs

Le pèlerinage est un voyage vers des lieux sacrés où le fidèle perçoit les traces significatives de sa religion. Ce voyage suscite généralement l'expression d'une vive émotion car les lieux saints représentent un espace mémoriel religieux. Notre récit est parsemé d'histoires qui ont jalonné le parcours du prophète, considérées comme fondatrices et structurantes de l'identité religieuse.

Nous citons à titre d'exemple l'histoire de *la grotte de Thawrà* à l'intérieur de laquelle se sont réfugié le prophète et son compagnon au moment de leur migration vers Médine fuyant sa tribu *Quraysh* :

Et notre regard attendri se pose sur les ailes ardoisées en souvenir de la douce créature de Dieu qui pondit ses œufs devant la grotte protectrice. Notre pensée va aussi, sans dégoût, à l'horrible araignée qui prestement tissa sa trame au-dessous du nid, déroutant les Koréchites⁶ à la poursuite du Prophète pendant sa fuite de la Mecque à Médine. (pp. 123-124)

Oucelle de la bataille de Badr (1919 : 135,136) ou encore celle de Hindépouse d'Abu soufiane qui a ordonné l'assassinat de Hamza, l'oncle du prophète, lors de la bataille d'Uhud pour venger la mort de ses proches (p.137). D'autres histoires sont aussi rappelées le long de l'itinéraire des rituels comme « l'histoire du ver » qui a sauvé le prophète et ses compagnons du siège imposé par *Quraysh* (p.223).

Le lieu du culte s'avère chargé d'histoire et de symbolique. Par exemple *Arrafa* est ancrée dans la mémoire collective transmise de génération en génération et se distingue par des événements qui se sont déroulés sur cette montagne. Notamment le récit des retrouvailles d'Adam et Ève après leur expulsion du Paradis et avoir erré pendant plus d'un siècle, la rencontre d'Abraham avec l'ange Gabriel, qui lui dicte les préceptes sacrés (pp.168-169) et la révélation du dernier verset du Coran à Mahomet lors de son pèlerinage d'adieu. Ce verset, « Aujourd'hui j'ai mis le sceau à votre religion. Mes grâces sur vous sont accomplies... » qui marque l'achèvement de la révélation islamique et revêt une importance capitale pour les musulmans. Mais il peut également se révéler être un véritable creuset d'interprétations qui offre aux pèlerins un cadre propice à l'expression d'une pluralité de significations et de perceptions religieuses différentes. C'est ainsi que s'expliquent les deux versions sur l'histoire de la pierre noire greffée à la Kaaba :

Si Sliman, [...] nous raconte l'origine de la pierre noire. « La pierre noire était une hyacinthe blanche que l'ange Gobraïl apporta à Ismaël au moment où celui-ci construisait la Kabaa. Mais une femme impure la toucha et cette souillure en changea la couleur ». « Hounga ajoute : « Peut-être aussi devint-elle noire au contact des pèlerins tout chargés de péchés. (p.224)

5. Promotion du dialogue interculturel

Le discours des écrivains colonialistes sur les indigènes et leur culte à l'époque était stigmatisant. Ils étaient peints sous les traits les plus menaçants et les tons les plus sombres (Lanasri, 1993). Afin de débarrasser ses semblables et l'islam des préjugés qui les déforment, Bencherif se lance dans une réelle entreprise de séduction. D'abord en faisant découvrir les pratiques reliées aux piliers de la religion musulmane : la profession de foi, la prière et l'aumône puis en exaltant les valeurs de l'islam.

5.1. La profession de foi

La *Shahada*, ou profession de foi, est le premier des cinq piliers de l'islam. Sa récitation sincère marque l'entrée dans la communauté musulmane et constitue le fondement de la foi de chaque croyant. Elle est récitée lors des prières quotidiennes, dans les moments de joie et de gratitude, et dans d'autres circonstances significatives. Elle rythme et ponctue la vie du croyant, lui rappelant constamment son engagement envers Dieu. Dans cet extrait, Bencherif souligne la récurrence de la *Shahada* dans la vie d'un musulman. Il met en évidence son importance au moment de la mort comme une ultime profession de foi et un gage de salut :

⁶Transcription de l'auteur de *Qurayshite*

La illahailla Allah. Mohamed rassoul Allah. Il n'y a d'autre Dieu que Dieu et Mahomet est l'Envoyé de Dieu ». Cet homme a dû souvent ainsi attester sa foi au cours des minutes heureuses de son existence de « Moslem » et il a sûrement prononcé ce credo dans l'envol de son dernier souffle. Le doigt du « Schahada »⁷ affirme encore dans la mort, la croyance en un Dieu unique. On vit comme on meurt et on meurt comme on a vécu. (p.131)

5.2.La prière

Bencherif aborde l'aspect spirituel de la prière en évoquant d'abord son appel *l'adhan*. Ce dernier n'est pas simplement une annonce du temps de la prière, mais une proclamation de la foi musulmane, un rappel de la présence divine et une invitation à la communion spirituelle. Il structure la vie quotidienne des musulmans et rythme la vie de la cité. Son omniprésence sonore, surtout à l'aube, souligne l'importance de la prière en Islam. Bencherif s'extasie face à cet appel comme dans les extraits qui suivent : « *...Bien avant le jour, je suis réveillé par le chant des muezzins. Sur chaque minaret une voix s'élève, tantôt large et modulée, tantôt vocalisée sur un ton aigu, comme une supplication désespérée à la protection divine. Les phrases rituelles se croisent avec une étrange netteté à travers la limpidité de la nuit finissante. « J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu. J'atteste que Mahomet est son apôtre. Venez à la prière ! Venez à l'adoration ! Dieu est grand ! Dieu est grand ! Il est unique ! »* (p.109). Il s'agit dans cet extrait de l'appel à la prière de l'aube (*fajr*), d'où la mention « Bien avant le jour ». Bencherif y traduit le texte de l'appel à la prière afin de lui conférer une authenticité et une universalité. Il utilise un langage riche en sensations, notamment auditives et visuelles. La phrase « Les phrases rituelles se croisent » suggère une polyphonie involontaire, créée par les appels simultanés de plusieurs muezzins depuis différents minarets. Cet effet sonore contribue à l'atmosphère spirituelle et à l'impression d'omniprésence divine. Cette description immersive permet au lecteur de ressentir l'atmosphère spirituelle du moment. L'expression « Étrange netteté » peut évoquer la clarté sonore dans le calme de la nuit, mais aussi la force et la précision du message religieux qui traverse l'espace et le temps. Dans ce second extrait, il offre une description poétique et empreinte de spiritualité de l'appel à la prière :

Mais voici l'air vibrant de l'appel sacré mélodieux qui s'élève de tous les minarets. Les muezzins convient les fidèles à la prière... « Dieu est le plus grand. » Ce concert aérien que domine une voix d'une angélique pureté, semble tantôt s'éloigner, tantôt se rapprocher, et jette dans chaque âme silencieuse, extasiée, le germe impérissable de la foi. (pp.225-226)

La métaphore « Concert aérien » compare les appels simultanés des *muezzins* à un concert céleste, renforçant l'idée d'une harmonie spirituelle qui emplit l'air. L'auteur sublime leurs voix la qualifiant d'« angélique ». Elle connote une perfection et une transcendance qui touchent l'auditeur au plus profond de son être. L'expression « semble tantôt s'éloigner, tantôt se rapprocher » décrit les variations d'intensité sonore dues à la distance entre les minarets et l'auditeur, mais elle peut aussi symboliser le mouvement de la foi, qui fluctue et se renforce au contact de l'appel divin. L'auteur décrit l'impact profond et durable de cet appel sur les âmes. Le silence et l'extase des auditeurs témoignent de leur réceptivité à la dimension spirituelle de l'appel. L'image du « germe impérissable » suggère que la foi, une fois semée par *l'Adhan*, ne peut plus être détruite. Au-delà du contexte islamique, ces extraits peuvent être interprétés comme une réflexion sur la spiritualité, la transcendance et le besoin humain de se connecter au divin.

⁷L'index droit, doigt qu'on bouge en formulant la profession de foi.

L'appel à la prière, dans son essence, apparaît comme un appel à l'élévation de l'âme. Ces passages permettent de mieux comprendre sa signification et son impact dans le monde musulman et appuient l'universalité du message de l'auteur. Bencherif présente un aperçu sur la prière collective musulmane. Il met en évidence son importance spirituelle, son organisation rituelle, et son impact émotionnel. Deux descriptions permettent de mieux comprendre les différentes dimensions de cette pratique religieuse et son importance dans la vie des musulmans (p.103 et pp. 226-227).

5.3. L'aumône

Bencherif décrit l'aumône à travers une scène de charité et de dévotion religieuse, mettant en avant la joie et la satisfaction ressenties par les donateurs :

Nous donnons avec joie, étant venus pour cela. C'est une si douce satisfaction de soulager ses frères dans le besoin. Voici un loqueteux à moitié nu ; tout en rajustant ses haillons, il esquisse un geste de pitié qui s'adresse au ciel ; un autre, à genoux, les mains jointes, récite d'une voix dolente une litanie qui ne finit pas. Donnons toujours. Nous sommes dans un état de béatitude et de ravissement qui provient de la soumission pleine et entière aux prescriptions du Prophète. La prière et l'Aumône. Où pourrions-nous mieux prier ? Les grains des chapelets, ainsi qu'un ruissellement d'eau sur le marbre, tombent rapides et sonores sous l'impulsion de nos doigts. Où pourrions-nous mieux faire l'aumône ? Existe-t-il sur terre un lieu où les affligés soient plus dignes de pitié et de miséricorde ? (p.121)

Dans cette scène, l'accent est mis sur la joie intrinsèque du don. Les donateurs ne donnent pas par obligation ou par contrainte, mais avec enthousiasme et conviction. Ils sont « venus pour cela », ce qui suggère une intention délibérée et une motivation profonde. Elle souligne le sentiment de fraternité et de solidarité qui anime les donateurs qui considèrent les nécessiteux comme leurs frères et sœurs. La description poignante des nécessiteux et les questions rhétoriques renforcent l'idée que ce lieu est particulièrement propice à la prière et à l'aumône. L'ensemble du passage témoigne d'une vision de la religion comme source de joie, de compassion et d'action concrète en faveur des plus démunis. L'auteur évoque également un concept propre à la culture arabo-musulmane *Sbil*, une des nombreuses façons de faire l'aumône en Islam qui consiste à l'achat de l'eau, combien précieuse dans ce contexte, à un porteur et on le charge de la distribuer gratuitement aux pèlerins : « Buvez, ô pèlerins ! *Sbil d'el Hadj Kadour Ben Mohamed* » (p.123).

5.4. L'exaltation des valeurs de l'islam

Répondant à ses aspirations réformistes de l'époque, Bencherif offre à travers son récit une vision riche et complexe de l'identité musulmane. Il met en lumière l'importance de la foi intérieure et de la pratique rituelle mais aussi de l'éthique sociale et de l'engagement humanitaire. Il montre que l'islam ne se réduit pas à une simple observance de rites, mais qu'il implique une transformation profonde de l'être et une action concrète dans le monde. Ainsi, dans ce passage tout au début de son récit, il souligne l'idée que la foi ne se limite pas à une simple profession de foi, mais qu'elle doit se traduire par des actes concrets de solidarité et de justice comme par exemple dans cet extrait où il dénonce une escroquerie : « Vous n'êtes donc pas de vrais musulmans pour dépouiller ainsi vos frères ? » (p.64). Il démontre que dépouiller son frère contredit les principes fondamentaux de l'islam, remettant en question l'authenticité de la foi de ceux qui commettent de tels actes. Il explique que l'islam prône l'entraide, la compassion et le respect des droits d'autrui. Dans un autre extrait décrivant la pratique rituelle spécifique des « circuits sacrés » *Eltawaf*, il souligne l'universalité du message divin du Coran, qui s'adresse à tous les êtres humains, quelle que soit leur origine ou leur religion :

« ... il vient pour nous faire exécuter les circuits sacrés. D'une voix douce et monotone il commence par « *El fatiha* » du Coran, lentement, en nous priant de répéter en chœur chaque phrase. « *Louanges à Dieu ; Souverain de l'Univers... C'est le Dieu à qui tous les êtres s'adressent dans leur cœur.* » (p. 97).

Lors de sa visite à *Jérusalem*, Bencherif présente l'islam comme une force pacificatrice, capable d'apporter une « paix définitive » dans ce contexte de division : « *Notre religion semble avoir apporté dans cette ville de luttes fratricides, avec la tolérance, la définitive paix...* » (p.269). La tolérance est explicitement présentée comme l'outil principal par lequel l'islam parvient à instaurer la paix. Cette vision met l'accent sur la capacité de l'islam à accepter la diversité et à promouvoir le dialogue entre les différentes religions. Il attribue à l'islam un rôle universel et messianique : « *Il était écrit que la tolérante religion de notre Prophète deviendrait la gardienne conciliante des trois grandes idées qui dirigent l'humanité.* » (p.270). Cet extrait suggère une destinée divine pour l'islam prônant une ambition d'unité et d'harmonie à l'échelle mondiale.

Bencherif ne manque pas de convoquer la parole coranique dans son texte selon une modalité d'enchaînement aisément identifiable par l'annonce explicite ou par l'usage du signe typographique des guillemets. Il met en évidence des thèmes coraniques relatifs à la sagesse et la tolérance : « *Dieu est avec ceux qui patientent* » (p.86). Ce verset véhicule un message de réconfort, d'espoir et de force face aux épreuves. Il suggère qu'on n'est pas seul face à l'adversité et qu'une force supérieure nous soutient. C'est un message puissant qui traverse les cultures et les religions. Il résonne avec des valeurs universelles. Il offre un réconfort face aux épreuves, encourage la persévérance et la résilience, et rappelle l'importance de la patience comme vertu humaine fondamentale. Son interprétation peut varier selon les contextes religieux et philosophiques, mais son message central d'espoir et de soutien face à l'adversité demeure universel. Dans le verset 177 de la sourate *Elbakara* :

Il ne suffit pas pour être justifié de tourner son visage vers l'Orient ou l'Occident, il faut croire en Dieu, au jour dernier, aux anges, au Coran, aux Prophètes ; il faut, pour l'amour de Dieu, secourir ses proches, les orphelins, les pauvres, les voyageurs, les captifs et ceux qui demandent ; il faut faire la prière, garder sa promesse, supporter patiemment l'adversité et les maux de la guerre. Tels sont les devoirs des vrais croyants... »⁸ (p.110)

Il offre une définition complète et nuancée du « vrai croyant » qui au-delà d'accomplir des gestes rituels possède une foi intérieure profonde et une mise en pratique concrète des valeurs religieuses. Il énumère une série de devoirs qui incombent aux croyants : la foi en Dieu, au jour dernier, aux anges, au Coran et aux Prophètes (les piliers de la foi), l'aide aux plus démunis (proches, orphelins, pauvres, voyageurs, captifs), la prière, le respect des engagements et la patience face à l'adversité. Il met en évidence l'équilibre nécessaire entre la foi intérieure et les actions concrètes. La foi sans action est considérée comme incomplète, de même que les actions sans une foi sincère. L'accent mis sur l'aide aux plus vulnérables souligne la dimension sociale et humanitaire de l'islam, qui encourage la solidarité et la compassion envers tous les êtres humains.

6. Témoigner, un engagement moral

Le témoignage est un acte complexe et multidimensionnel qui joue un rôle essentiel dans la construction de l'identité individuelle et collective.

⁸Traduction du verset 177 de la sourate Albaqara

Il est à la fois un acte de revendication et un acte de partage qui contribue à renforcer les liens sociaux. Informer est un acte qui dépasse le simple partage d'informations. Il est une manière de se situer dans le monde, d'affirmer ses valeurs et de construire des liens avec les autres. Dans le domaine littéraire, témoigner est donc un acte puissant qui va au-delà du simple partage d'une expérience. C'est un moyen d'affirmer son existence, de revendiquer une identité et de contribuer à la mémoire collective. C'est également un vecteur d'empathie et une invitation à la réflexion sur les enjeux universels. Dans son récit, Bencherif raconte la misère des nombreux Algériens qui avaient cherché à fuir la colonisation pour se réfugier en Syrie ou à *Médine*, il évoque leurs espoirs mais aussi leurs désillusions (pp. 66, 70). L'auteur y reconnaît vouloir éclairer ses compatriotes afin de diminuer les vagues de migration politique clandestines sans dévaloriser pour autant le pèlerinage. Il dépeint aussi minutieusement les conditions politiques et sociales à la veille de la première guerre mondiale au *Hedjaz*, la dégradation de l'administration ottomane, l'anarchie, la désorganisation et la corruption. Ce passage illustre cette situation :

Ah ! Les Turcs ! Les Turcs ! Dis-je. Voilà un port qui est la voie d'accès vers Jérusalem, par où vont et viennent chaque année des milliers de pèlerins, un port qui pourrait faire un commerce intense... Or, il n'y a pas le moindre quai, pas le plus petit abri, pas la plus modeste installation. Les rochers semblent au contraire avoir été placés là tout exprès pour interdire l'entrée de la rade comme à Djedda. Décidément, les Turcs ne sont pas des organisateurs, mais plutôt des désorganiseurs. (p.280-281)

Bencherif dénonce également tout au long de son récit les escroqueries dont sont victimes les pèlerins et s'apitoie sur le sort de ses compatriotes sans expérience de voyage :

Nous venons d'avoir affaire évidemment à un de ces nombreux et vulgaires filous qui exploitent les pèlerins. Nous voyons clair maintenant dans le prix exorbitant que nous a coûté la généreuse hospitalité de Djedda. Mohamed Chatta a dû en toucher la grosse part et pourtant nous croyons être des voyageurs prévenus et sur nos gardes ! Pauvres pèlerins, pauvres compatriotes jamais encore sortis de vos douars paisibles ! (p.89)

Il témoigne également sur l'insécurité qui règne sur les itinéraires menant vers les villes Saintes à cause des bédouins pillards qui s'attaquent aux pèlerins isolés : « *Ces Bédouins, (...) Il y a quinze jours, ces fieffés brigands ont massacré, entre Médine et la Mecque, toute une caravane de pèlerins chiites venus des environs de Bagdad !* » (pp.133, 134) ou : « *Le pays d'ailleurs est loin d'être sûr ; il est expressément recommandé aux voyageurs de ne pas s'écarter du chemin tracé afin d'éviter les embûches des rôdeurs et des pillards qui guettent partout les caravanes.* » (p.75). Il relate aussi les quarantaines dues aux épidémies de Choléra et de Typhus qui sévissent à cette époque :

L'Assouan jette l'ancre après quarante-huit heures de traversée devant la fameuse quarantaine internationale d'El Thor, la plus grande et la mieux organisée de toutes les quarantaines du monde et aussi le plus grand épouvantail du malheureux pèlerin qui arrive exténué pour y subir les formalités les plus dures et les privations les plus invraisemblables. Là reposent sous le sable blanc de la dune voisine des croyants par milliers. (p.248)

Notre auteur conteste les représentations communément admises sur le pèlerinage en confrontant ces représentations de l'*Hedjaz* issues des lectures et des ouï-dire à la réalité. Ainsi il ne manque pas dès son arrivée dans la péninsule arabique, de comparer ce qu'il voit avec ses récits fantasmés :

À part l'éclatante Djedda, l'œil ne découvre rien ; pas un arbre, pas un buisson, partout des sables arides. Où donc est le pays de fraîcheur et de rêve, de bien-être apaisant, de douceur infinie que mon imagination évoque depuis ma première enfance, sur la foi des récits de ceux qui ont visité les lieux sacrés de l'Islam ? (p.47,48)

Ou encore : « *O ! Douceurs de l'Hedjaz, ô terre promise, lieu d'enchantement, de calme fraîcheur et de jardins bénis ; ne seriez-vous qu'un rêve doré que font les petits enfants crédules et les pèlerins à l'âme impatiente et naïve ? ...* » (p.57). Il dénonce les différents supplices des pèlerins dans cet extrait qui résume tous les maux dont il a été témoin :

Loin de la côte, que décèlent seulement les éclairs rapides du phare de Port Saïd, on jette à l'eau les deux cadavres cachés pendant la traversée du canal... Vous aussi, requins voraces, prenez votre large part de cette manne venue de tous les points de la terre ; complétez la liste de ceux qui se sont déjà engraisés aux dépens des infortunés pèlerins : Bédouins, guides, marchands, changeurs, compagnies de transport et tous les profiteurs de la foi. (p.257)

Ce tableau réaliste et désabusé du pèlerinage vers les lieux saints de l'Islam, contraste vivement avec l'image idéalisée communément admise. Sans complaisance mais sans lésion des valeurs pieuses et spirituelles du pèlerinage. Bencherif révèle un voyage marqué par la désorganisation, l'inconfort, l'exploitation, l'insécurité, la désillusion et la mort. Il partage une critique sociale et politique des autorités et des profiteurs qui abusent de la foi des pèlerins. Il exprime une profonde déception opposant l'idéal spirituel qui se heurte à une réalité tragique. En tant que témoin engagé. Au-delà de la narration et de la description, Bencherif devient un acteur à part entière, investissant son récit d'une dimension morale et critique. Il ne se contente pas d'observer, il accuse. Il pointe du doigt des pratiques, des individus et un système qu'il juge répréhensibles. Son récit devient ainsi un outil de dénonciation.

Conclusion

Mohamed Bencherif, officier, romancier et figure emblématique de l'élite algérienne de la première moitié du vingtième siècle, incarne la résistance d'une génération tiraillée entre deux mondes, occidental et oriental. En s'appuyant sur sa propre expérience, il a ouvert la voie à une littérature introspective et engagée jetant les bases d'une identité littéraire algérienne francophone distincte. Il a écrit *Aux villes saintes de l'Islam*, le récit de son pèlerinage pour le public francophone dans un contexte hostile à toute manifestation religieuse ou culturelle des « indigènes ». Cette œuvre, loin d'avoir un caractère exotique s'inscrit dans une perspective de revendication identitaire et de dialogue culturel. Bencherif y revendique ses racines, sa confession, sa langue et sa culture comme une forme de contestation et d'opposition à la politique d'assimilation imposée par le régime colonial. La narration ancrée dans l'expérience individuelle relate l'épreuve du voyage, sa dimension symbolique et initiatique. L'espace y est organisé en lieux inventoriés successivement. L'itinéraire et les lieux visités perdent leur sens objectif au profit de connotations symboliques.

L'auteur raconte les récits fondateurs de sa religion, interprète, décrypte et révèle des significations. Il représente aux yeux du lecteur l'extase spirituelle des pratiques religieuses dans les lieux saints, l'élévation par la prière collective, les valeurs de tolérance, de partage mais également une vision plus profane, désacralisée du voyage et ses périples, des vices humains et des fléaux de l'époque. Ce qui fait de ce récit un document historique témoin d'une période charnière dans l'histoire mondiale et locale. Bencherif a réussi à écrire et publier le récit de son pèlerinage dans le contexte hostile de la colonisation afin d'exprimer son identité et mettre en avant ses origines, ses expériences personnelles, ses aspirations spirituelles offrant ainsi au monde une autre image de l'indigène que celle présentée par les discours coloniaux. Cette narration de soi

répondâses aspirations réformistes de dialogue interculturel. Nous espérons que la présente étude remet en question les affirmations dévalorisantes à l'égard de la littérature des précurseurs et invite les chercheurs à lui accorder plus d'attention.

Références bibliographiques :

- BENCHERIF, M, (2014), « Aux villes saintes de l'Islam », Edilivre, France.
- CHANTRE, L, (2012). Le pèlerinage à La Mecque à l'époque coloniale (v. 1866-1940) : France - Grande-Bretagne - Italie [En ligne]. Thèse Histoire moderne et contemporaine. Poitiers : Université de Poitiers.(consulté le 16 décembre 2024)
- CHIFFOLEAU, S, (2017) Le Voyage à La Mecque Un pèlerinage mondial en terre d'Islam, Paris, Éditions Belin / Humensis
- CHIFFOLEAU, S, MADOEUF, A. 2005, Les pèlerinages au Maghreb et au Moyen-Orient. Introduction. Sylvia Chiffolleau et Anna Madoeuf. Les pèlerinages au Maghreb et au Moyen-Orient. Espaces publics, espaces du public, Institut français du Proche-Orient, Beyrouth, pp.7-35, Etudes contemporaines. Ffhalshs-01017659
- DEJEUX, J, (1980), « La littérature maghrébine de langue française devant la critique » dans Œuvres et critiques, revue internationale d'étude de la réception critique des œuvres littéraires de la langue française, IV, 2, Ed. Jean-Michel Place, Paris
- DJEGHLOUL, A, (1984), « Eléments d'histoire culturelle algérienne », Alger, ENAL.
- HARDI, F. (1999). La quête impossible des premiers héros de la littérature algérienne de langue française. *Verbum - Analecta Neolatina*, 1(1), 141-150. Retrieved from <https://ojs.ppke.hu/verbum/article/view/994>. (consulté le 12 janvier 2025)
- HARDI, F, (2004), « Le roman de la chevalerie algérienne : Ahmed ben Mostapha goumier de Mohamed Ben Cherif. Interférences littéraires dans le premier roman algérien de langue française », In « Echanges et mutations des modèles littéraires entre Europe et Asie » (sous la direction de Charles Bonn), Paris, l'Harmattan, pp. 59-68.
- LANASRI, A, (1986), Conditions socio-historiques et émergence de la littérature algérienne, Alger, OPU, 1986. p.35
- LANASRI, A. (1991). La critique algérienne de l'entre-deux guerres : Le poids de l'idéologie. In: *Horizons Maghrébins - Le droit à la mémoire*, N°17. La perception critique du texte maghrébin de langue française. pp. 66-71. DOI : <https://doi.org/10.3406/horma.1991.1095>. (consulté le 14 décembre 2024) www.persee.fr/doc/horma_0984-2616_1991_num_17_1_1095
- LANASRI, A, (1993). Corpus littéraire et réflexions identitaires. In: *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n°70. Épreuves d'écritures maghrébines, sous la direction de Kacem Basfao. pp. 76-84. DOI : <https://doi.org/10.3406/remmm.1993.2590>. (consulté le 4 décembre 2024) www.persee.fr/doc/remmm_0997-1327_1993_num_70_1_2590
- LANASRI, A. (1995) La littérature algérienne entre les deux guerres, Genèse et fonctionnement. Editions Publisud. Paris, p. 129.
- LE HUENEN, R. (1987). Le récit de voyage : l'entrée en littérature. *Études littéraires*, 20(1), 45-61. <https://doi.org/10.7202/500787ar>. (consulté le 02 décembre 2024)
- MERDJI, N, (2017), « Le récit de voyage : quête de découverte dans Autoportrait grenade et Dieu, Allah moi et les autres de Salim Bachi », Multilinguales vol 7. (consulté le 17 avril 2023)
- ROUMIER, J, (2020) « Espace du voyage, lieux de la foi. Le passage dans les récits de voyages et de pèlerinages aux XV^e-XVI^e siècles en Espagne », *Atlante* [En ligne], 12 | 2020, mis en ligne le 01 avril 2020, consulté le 25 décembre 2024. URL: <http://journals.openedition.org/atlane/395>; DOI: <https://doi.org/10.4000/atlane.395>